Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 29 (1979)

Heft: 1: Histoire des Alpes : perspektives nouvelles = Geschichte der Alpen in neuer Sicht

Artikel: Routes transalpines et interalpines dans l'antiquité

Autor: Ducrey, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80802

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ROUTES TRANSALPINES ET INTERALPINES DANS L'ANTIQUITÉ

Par PIERRE DUCREY

L'histoire des routes alpines et transalpines dans l'Antiquité peut se diviser en deux périodes. La première couvre les âges préhistoriques de la pierre, du bronze et du fer. La seconde est marquée par la conquête romaine et l'exploitation des territoires conquis.

L'époque préhistorique se caractérise par la multiplicité des lieux de passage. Citons l'exemple du Valais: la liaison entre le versant sud des Alpes et la vallée du Rhône pouvait se faire par le col de l'Albrun et le Binntal, le col du Simplon (sans doute par les hauts, les gorges de Gondo paraissant infranchissables), le col du Théodule et le Grand-Saint-Bernard. Une énumération analogue pourrait être dressée pour bien d'autres portions de la barrière alpine.

Le grand nombre des cols et passages possibles est mis en évidence par les trouvailles archéologiques qui sont autant d'indices attestant la fréquentation d'un itinéraire et fournissant des éléments de datation. La similitude des trouvailles, de part et d'autre d'une chaîne montagneuse, prouve d'une autre manière la fréquentation de certaines voies de communication. La communauté de culture que l'on constate souvent sur les deux versants d'un col vient illustrer le vieil adage selon lequel la montagne unit plus qu'elle ne divise. Enfin, bien que géographiquement plus éloignées, des découvertes comme celles de Châtillon-sur-Glâne, dans le canton de Fribourg, où de la céramique attique a été mise au jour, viennent également témoigner des relations qu'entretenaient les habitants du Plateau avec le monde méditerranéen, peut-être par des itinéraires fluviaux, il est vrai.

Bien que peu nombreuses, les sources littéraires (tradition mythologique, récits historiques et relations de voyageurs ou de géographes) apportent parfois des informations précieuses.

Pour les Romains, les Alpes ne furent pas une fin, mais un moyen. Jamais il n'en firent une frontière ou une ligne de défense et si les peuples alpins furent soumis, à la fin du Ier siècle av. J.-C., c'est parce qu'ils se trouvaient en quelque sorte pris dans des enclaves indépendantes à l'intérieur même des territoires contrôlés par les Romains. Ces derniers, désireux de rendre leurs lignes de communication plus sûres et plus courtes, soumirent les uns après les autres les peuples qui tenaient les cols.

Une fois intégrées dans le monde romain, les régions alpines tombent dans l'oubli et ce n'est qu'au hasard d'un fait militaire sortant de l'ordinaire ou de la découverte d'une inscription ou de quelque petit objet qu'on glâne sur elles l'une ou l'autre information.

Ecrire l'histoire des passages alpins dans l'Antiquité n'est pas une tâche facile. Certes, l'historien peut s'appuyer sur l'archéologie, la géographie historique, les textes littéraires ou épigraphiques. Il peut tirer parti de sa connaissance du terrain, de la géographie, de la géologie. Bien des questions resteront sans réponse, faute de sources, faute de certitudes. Les auteurs anciens ne se préoccupaient guère de décrire les voies de communication et les modernes en sont souvent réduits à présenter en guise de solution les hypothèses les plus vraisemblables. Si la fameuse traversée des Alpes par Hannibal semble avoir quitté le domaine de la controverse, on pourrait sans peine dresser un inventaire des questions sur lesquelles l'opinion des savants reste divisée. C'est le cas notamment pour la conquête du Valais, celle de la Rhétie, l'organisation de certaines provinces des Alpes centrales. Comme il est d'usage dans l'historiographie érudite de la fin du XXe siècle, après que des générations de savants se sont penchés sur des problèmes sans qu'aucune solution ne rencontre une adhésion unanime, on en vient à esquisser les limites de notre savoir et à proposer une analyse critique de nos connaissances, sans chercher à masquer les incertitudes. L'heure est aux états des questions. Pour saine et parfois même nécessaire qu'elle soit, cette approche des problèmes n'en reste pas moins un peu décourageante.

Dans une telle situation, l'autre approche possible consiste à admettre que les questions posées jusqu'ici ont épuisé la gamme des réponses possibles, du moins dans l'état actuel de notre documentation, et à tenter d'en poser d'autres, capables d'apporter une information différente, même si elle reste tributaire des mêmes sources.

Dans le domaine spécifique de l'histoire des Alpes, Denis van Berchem a franchi tour à tour ces deux étapes complémentaires. Dans l'œuvre du savant genevois, les recherches érudites sur les Alpes et les problèmes connexes occupent une place appréciable. S'étant attaché aussi bien à des questions d'institutions, d'économie, de religion, de stratégie, à l'histoire de la conquête et de l'administration par les Romains des régions alpines, à la publication d'inscriptions, il a été conduit à proposer des solutions, le plus souvent nouvelles, à la plupart des problèmes controversés. Sur l'un ou l'autre point de détail, la découverte d'un document nouveau viendra peut-être compléter ou modifier ses vues. Il demeure que ses mémoires, ses études et ses articles forment un tout cohérent et, pour utiliser un mot qui lui est cher, «raisonnable».

La synthèse de tant d'années de recherches et de réflexion vient d'être rédigée (juin 1978) par D. van Berchem sous le titre modeste: «Les Alpes sous la domination romaine». Actuellement encore à l'état de manuscrit, ce

texte est destiné à paraître dans un ouvrage collectif, «Histoire des Alpes, des origines à nos jours», Toulouse/Lausanne (Editions Privat et Payot). Nous en présentons ici les traits principaux.

Disons d'emblée que cette courte étude (50 pages dactylographiées) ne se veut ni un état des questions, ni une contribution proprement scientifique. Il s'agit plutôt d'une sorte de bilan de près de quarante années de recherches, d'une mise au point destinée en principe à un public élargi. L'auteur présente une histoire des Alpes que l'on pourrait qualifier de «totale», tant ses orientations sont nombreuses et ses vues larges. Dépassant le niveau technique de la critique des documents, mais à travers eux, à travers l'économie, les religions, les voies de passage, les faits politiques, D. van Berchem s'intéresse à l'homme.

Dans une étude devenue classique intitulée: «Du portage au péage. Le rôle des cols transalpins dans l'histoire du Valais celtique» (*Museum Helveticum* 13 [1956], p. 199–208), l'auteur avait déjà décrit la mentalité des montagnards maîtres des cols, jaloux de leur indépendance et partenaires obligés des commerçants désireux de franchir la montagne. C'est ainsi que des peuples comme les Salasses (habitants du Val d'Aoste) ou les sujets du roi Cottius, maîtres du Mont-Cenis et du Mont-Genèvre, contrôlaient plusieurs cols avant d'être soumis, les uns brutalement, les autres par des voies plus douces, au pouvoir de Rome. Tout en restant dans la perspective de l'histoire des mentalités et avant même de s'attacher à l'histoire des Alpes et de leurs passages, D. van Berchem montre, dans son nouveau mémoire, quelle image les anciens peuples méditerranéens se faisaient des Alpes. Il se livre ainsi à une intéressante réflexion historiographique, aussi enrichissante pour nos connaissances sur les Alpes elles-mêmes que sur la manière dont, sur les rives de la Méditerranée, on se les représentait.

S'appuyant sur quelques exemples éloquents (Hercule, Hannibal, les Celtes), l'auteur décrit comment les Alpes et leurs habitants sont entrés dans la conscience des peuples méditerranéens. Les montagnes, ces régions peuplées de sauvages brutaux, furent approchées par petites étapes prudentes. On préférait de loin les contourner, quand c'était possible, soit par la mer, soit par les voies fluviales. Mais l'expansion romaine, l'accroissement du réseau des alliances imposèrent bientôt une politique différente. La pénétration en Gaule, dès le IIe siècle, portait en elle la nécessité de s'assurer les passages des Alpes. «Les petits peuples qui en occupaient les accès furent exposés, soit à subir sans résistance le passage des forces armées, soit à risquer un conflit, pour tenter d'obtenir les indemnités auxquelles ils prétendaient» (p. 9).

Une fois les armées romaines établies sur le Rhin et sur le Danube, la soumission des peuples alpins devint une nécessité. En 7/6 av.J.-C., la conquête était achevée et le Trophée de la Turbie, au-dessus de Monaco, devait en immortaliser la portée.

Plusieurs voies parallèles furent utilisées: le Fern-Pass et le col de Reschen (Haut-Adige), les cols des Grisons, le Julier et le Splügen plus particulièrement, le Grand-Saint-Bernard et le Petit-Saint-Bernard, le Mont-Cenis et le Mont-Genèvre. «Dans les Alpes occidentales, chacun des axes de passage, successivement ouverts et mis en valeur par les Romains, a donné naissance à une circonscription territoriale, embrassant une ou plusieurs vallées et qui, bien qu'appelée province, offre plutôt l'aspect d'un commandement de route» (p. 23). L'auteur montre comment, de part et d'autre des passages, se développent de petites bourgades aux fonctions diverses: localité-étape, entrepôt, marché. C'est ainsi que grandit le chef-lieu de la cité des Salasses, vaincus en 25 av. J.-C., élevé au rang de colonie avec le beau nom d'Augusta Praetoria. Il en va de même pour Axima, chef-lieu des Ceutrons, débouché du col du Petit-Saint-Bernard, promu également, comme l'indique son nom de Forum Claudii Ceutronum. Octodurus, le centre de la cité des Veragres, a sans doute profité de la transformation de la voie du Grand-Saint-Bernard en route impériale sous le règne de l'empereur Claude. C'est du moins ce qu'invitent à croire sa dénomination nouvelle de Forum Claudii Vallensium et la découverte de pierres milliaires au nom de cet empereur.

Grâce aux ex-voto déposés par les passants au sommet du Grand-Saint-Bernard, nous connaissons de manière assez précise la structure du trafic transalpin à l'époque impériale romaine. Les militaires l'emportent de loin. Mais il s'agit presque toujours de soldats isolés, rejoignant les unités stationnées sur les frontières ou regagnant leur patrie, une fois leur période de service militaire achevée. Les fonctionnaires impériaux ne laissent que peu de traces, car ils bénéficient des services du «cursus publicus», la poste impériale, organisation sûre et rapide. Une autre catégorie de voyageurs largement représentée sont les commerçants. Enfin, on relève le passage de quelques passants isolés: touristes, pélerins.

L'essai historique et sociologique de D. van Berchem présente un intérêt considérable pour bien des raisons. L'une d'elles réside en son caractère très personnel: son analyse ne nous apporte pas seulement le fruit d'années de réflexions et d'études; elle prend appui sur des conceptions longuement mûries. On retrouvera donc sur quelques points controversés l'exposé de vues aujourd'hui familières aux spécialistes de l'expansion romaine au centre de l'Europe. Nous retiendrons deux points particuliers à propos desquels des vues différentes ont été exprimées: il s'agit d'une part de la promotion de la route du Grand-Saint-Bernard au rang de voie d'Empire ainsi que des remaniements administratifs qu'a connus le Valais au 1er siècle av. J.-C., ou plus tard selon certains, et d'autre part de la conquête de la Rhétie, dont le déroulement continue à faire l'objet de discussions, en relation, notamment, avec une chaîne de points fortifiés le long de la route conduisant des Grisons vers Zurich le long du lac de Walenstadt.

Mais nulle part l'auteur n'esquive les difficultés ni ne cherche à masquer

les incertitudes. Son intention est d'offrir une image raisonnable et vraisemblable de l'histoire des Alpes dans l'Antiquité. Par la très large place qu'il a réservée aux notions économiques, sociales et religieuses, à l'histoire des mentalités des divers protagonistes, il vise à une analyse globale et se situe ainsi dans le courant le plus actuel de l'historiographie contemporaine.